

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 75 (1946)
Heft: 10

Artikel: Une visite à "L'Ermitage", l'École du Docteur Decroly
Autor: Dupraz, Laure
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'ailleurs le même but que cherchent à atteindre les leçons de dessin aux fillettes, orientées pour une large part vers les travaux que l'on pourrait exécuter. Filles et garçons se révèlent différents par la manière dont ils dessinent et les sujets qu'ils traitent. Les éclaireurs et les croisés ont rendu hommage à leurs insignes. La représentation de Carnaval laisse soupçonner tout ce que peut contenir de fantastique un esprit de petit garçon, tandis que celle des *mystères joyeux* montre toute la tendresse mystique qui se cache dans une âme de fillette.

Il serait à souhaiter que les visiteurs de l'exposition de la Grenette se fassent très nombreux. Ils auraient l'occasion de voir de près les très beaux résultats atteints par les écoles de Fribourg et ils sentiraient leur respect s'accroître pour tous ceux et celles qui, à longueur de journée, mettent leur dévouement et leur compétence au service des écoliers. Ils se sentiraient pleins d'admiration et de reconnaissance à la pensée que cette exposition n'est que le signe sensible de tout un labeur profond et dont seul l'avenir de Fribourg dira l'efficiencia.

LAURE DUPRAZ.

Une visite à « L'Ermitage », l'Ecole du Docteur Decroly

Matin de mai, journée radieuse, comme elles le sont quand souffle la bise. Le parcours s'allonge, dix minutes, une demi-heure ; l'employé de tram auquel je m'adresse : « L'Ecole Decroly, Drève des Gendarmes, est-ce encore loin ? » me répond avec l'accent belge le meilleur : « Tu sais, Madame, moi je ne suis pas connu ici ! » Comble : panne d'électricité, et je suis attendue à neuf heures et demie ; une seule ressource : prendre un taxi. A toute allure, il m'emporte hors des faubourgs de Bruxelles, à travers le Bois de la Cambre, profonde forêt de hêtres, à la verdure toute neuve, qui tamise un soleil, lui aussi, tout neuf, luisant clair et beau. Le taxi s'enfonce toujours plus avant dans le Bois, toujours plus loin de la ville, dans un décor qui fait songer à un conte de fées. Décidément, on quitte le monde des adultes, on s'en va vers le monde des enfants.

Tout à coup, à la lisière de la forêt, on est devant l'Ecole. Je suis introduite dans la salle d'attente. Au mur, deux immenses panneaux, faits par les enfants et qui illustrent deux des fameux centres que Mgr Dévaud a rendus si familiers chez nous. L'un, en cercles concentriques, représente les différents moyens dont disposent l'homme, les animaux, les plantes pour se défendre contre les dangers qui les menacent. L'autre, un carré divisé selon ses diagonales, représente dans chacun des espaces ainsi délimités tout ce qui a trait au besoin de se nourrir, qu'il s'agisse de l'homme, de l'animal ou de la plante. Ces panneaux rendent tangibles un travail de longue haleine et un bel esprit d'équipe car leur exécution suppose une collaboration étroite. A la paroi d'en face, sont affichées des pages de textes certainement composées, illustrées et imprimées par les artistes de la maison. Il y a des poésies, des extraits du *Courrier de l'Ecole*.

On vient me chercher, on m'introduit en première classe : mobilier scolaire des plus simples. Vingt-cinq marmots sont là, filles et garçons, en train de dessiner la tirelire où sont recueillis les dons pour les enfants sinistrés, et les pièces

de monnaie qu'on en a retirées, comme tous les samedis, vont permettre une série d'exercices de calcul à la portée des bambins. Mais on vient de recevoir un plateau sur lequel se trouvent des vers à soie et des feuilles de mûrier. On se met en groupe autour du plateau — à part un petit qui continue son calcul — et on observe avec un joyeux entrain. L'institutrice, vraiment toute à ses petits, revient avec eux sur la leçon qu'on a déjà eue sur le ver à soie. On se rappelle qu'il devient chrysalide, s'entourant d'un cocon qu'on dévidera au moment voulu, ce qui amène à poser la question difficile : « A-t-on raison d'appeler ver la petite bête que l'on est en train d'observer ? » et le petit-fils du docteur Decroly, un petit blondin, après avoir gravement réfléchi, de déclarer, comme s'il posait un diagnostic : « Non, quand on est ver, on meurt ver, mais quand on est ver à soie on meurt papillon ». Alors, en commun, on décide qu'il serait plus juste de parler de chenille à soie. Un enfant me fait observer le terrarium où s'élève une nichée de souris qui se cachent dans une niche de pain. « Et c'est si drôle, Madame, quand la maman veut faire sortir ses petits, elle les tire par la queue. » Sur une table, dans un angle, sont déposées des fleurs en mie de pain qu'on a colorisées et qu'on va mettre dans la mousse cueillie dans la forêt pour préparer quelque chose de bien joli pour sa maman (c'est demain la fête des mères). Contre le mur, des bandes de papier avec les prénoms des enfants et ailleurs dans la classe des écriteaux, *la fenêtre, la porte* : c'est que la méthode de lecture est globale. Contre la porte, un tableau : nos emplois ; un petit dessin, exécuté par les enfants, symbolise la tâche à exécuter, suivi du nom de l'élève. De grands tableaux occupent le mur ; à intervalles réguliers, de petits rectangles de papier y sont collés sur lesquels sont inscrits des chiffres de 1 à 30 ou à 31 ou à 28. C'est le calendrier qu'on construit jour après jour, qui sert à se rappeler le temps qu'il a fait. Si le jour est radieux, on colle sur le petit rectangle un beau soleil tout rond, découpé dans du papier rose ; s'il a plu à ficelles, on colle un parapluie ouvert, en papier bleu marin ; si le temps est douteux, c'est un parapluie fermé. Et ces tableaux servent à des exercices de calcul. On me montre avec la baguette une semaine, un mois, un trimestre, etc. Je vois aussi les planchettes percées de cinquante trous groupés par cinq comme les cinq des dominos, qui aident à acquérir l'idée globale du nombre. Mais c'est l'heure de la leçon de gymnastique. On se prépare avec joie et voilà toute une lignée de petits bambins à la queue leu leu en tenue, qui attendent le maître qui va venir les chercher.

En deuxième, ce matin, on a examiné la jacinthe sauvage ; toute une série de termes est au tableau noir. Aussi pendant que la maîtresse me montre les cahiers — avec une scrupuleuse honnêteté d'ailleurs : elle m'en montre un très beau, un assez beau et un troisième, celui-là moins bien au point —, les enfants vont se mettre à faire leur « dictionnaire », c'est-à-dire à recopier dans leur carnet de vocabulaire les mots qu'ils voient écrits devant eux. Mais, pour remplir son « dictionnaire », une condition est absolument requise : il faut être tout à fait silencieux, sinon on risque d'y faire des fautes, et pareille éventualité est chose affreuse. Aussi, un petit Jeannot quelconque qui s'est mis à bavarder, à l'appel de son nom, dépose son crayon. Il le fait sans récrimination, on voit que la règle du jeu lui est connue. La classe va maintenant descendre au jardin pour la récréation. Une fillette passe près de moi avec un nœud de faveur bleue qui fait songer à une légion d'honneur quelconque, et comme je la prie de m'expliquer le sens de cet insigne, elle me répond sans le moindre embarras :

« Ça, Madame, c'est parce que je suis chef de jardin. Nous étudions les plantes textiles, alors nous avons semé du lin et c'est moi qui le surveille. » — « Mais, tu dois avoir beaucoup à arroser, il n'a pas plu depuis si longtemps. » — « Justement, Madame, je vais voir maintenant ce qu'il en est aujourd'hui. » La troupe a tiré les dix-heures de son sac, et s'en va. Avant de quitter la salle, je vois encore au mur les rubans correspondant à la grandeur des enfants et qui servent d'instrument de mesure.

Je passe en 4^e, la salle de 3^e était vide, maîtresse et élèves étant au jardin. Ici, on est en plein centre d'intérêt, car si la 1^{re} et la 2^e s'occupent de ces centres dans la mesure du développement des enfants, ce n'est qu'à partir de la 3^e que la méthode est appliquée telle que nous la connaissons, c'est-à-dire un centre pour la durée de l'année scolaire. Les quatre cours supérieurs travaillent le même centre, ce qui peut permettre certains exercices en collaboration de classes. De cette façon, en sortant de 6^e, tous les enfants ont vu les quatre centres, mais telle classe aura vu tel centre en 3^e, alors qu'une autre l'aura vu en 4^e. Cette année — et les rapprochements avec la Belgique qui se reconstruit de si admirable façon sont innombrables —, dans toute la maison, les travaux tournent autour du leit-motiv : besoin de se défendre contre les intempéries. Au premier trimestre, on s'est occupé de l'habitation, et, par chance, tout près de l'école, on bâtissait une maison. Aussi les élèves ont-ils été sur les lieux, tels de vrais petits contremaîtres et l'édification de cette maison a fourni entre autres la matière à de nombreux problèmes de volume (calcul de la terre retirée pour établir les fondements, etc.). On a étudié la manière de fabriquer des briques, on en a fabriqué soi-même en modèle réduit. On les a empilées dans des boîtes pour apprécier le volume. On a construit une petite maison en pâte à modeler (sur une base de 50 cm. de côté et 30-40 cm. de hauteur). D'ailleurs, les questions de volume et les rapports entre les grandeurs sont à l'ordre du jour et les cahiers que l'on soumet au visiteur en font foi. Contre le mur, un tableau fait par les enfants porte sous le mot *eau* la silhouette d'un litre en papier découpé et collé, celle d'un dm³, et celle d'un poids de 1 kg. ; sous le mot *mercure*, même silhouette du litre et du dm³, mais alors la silhouette de plusieurs poids dont la somme fait 13,6 kg. ; sous le mot *huile*, encore une fois les deux mêmes premières silhouettes, et silhouettes de poids totalisant 915 gr. C'est ainsi que se prépare peu à peu la notion de poids spécifique. Ces tableaux furent d'ailleurs établis après que les enfants eurent eu en main les grandeurs réelles, les substances pesées et se furent rendu compte *de visu* des relations entre les grandeurs. Le 2^e trimestre fut consacré au chauffage, aux moyens de chauffage et, si ce n'était la difficulté actuelle des communications, les enfants seraient descendus dans une mine pour s'y documenter. Le charbon a donné l'occasion d'étudier les pays du monde qui fournissent ce combustible, on a appris comment la houille s'était formée et l'un des enfants a fait un dessin plein de fantaisie qui montre la façon dont il conçoit l'effondrement des forêts qui devinrent houille. Le dernier trimestre est consacré aux vêtements, donc à tout ce qui se file, se tisse. Contre le mur est une collection d'échantillons de tissus que l'on a constituée et qu'il faut identifier. Tous les jours, on relève la température : on l'inscrit sur une feuille quadrillée, tout comme une feuille de température pour un malade, à ceci près que la température n'est pas indiquée seulement par un point, mais bien par une colonne d'un demi-centimètre d'épaisseur dont la hauteur correspond à la

hauteur du mercure dans le thermomètre. Peu à peu l'enfant saisit que les sommets de ces colonnes peuvent être reliés par une ligne continue. Il apprend ainsi petit à petit ce qu'est un graphique. Les enfants ont aussi construit un pluviomètre rudimentaire et l'on enregistre la quantité de pluie tombée. Au tableau noir, sont quelques phrases en flamand que les enfants apprennent selon la méthode globale. A ce moment, le bataillon revient de récréation ; parce qu'on doit attendre un peu derrière la porte, il y a une légère agitation — les petits Belges sont des enfants comme les nôtres —. La maîtresse demande alors ce qui se passe et le coupable de se dénoncer immédiatement à haute et intelligible voix : « C'est moi, et j'ai parlé trois fois », et de sortir du rang sans qu'il soit besoin d'insister. Il sait de lui-même comment le conflit doit se régler : telle situation se dénoue par telle autre situation.

Mais il s'agit de revenir en 3^e. On y prépare activement la fête des mères et chaque bambin a confectionné une surprise. Un bonhomme a fait une poésie où *petit garçon* rime avec *affection* et l'on sent que dans son cœur la rime est riche. Un autre écrit : « Ma chère maman, je t'aime bien ; je veux te faire du calcul », et il a presque fini d'écrire la table complète de la multiplication. Un autre a composé l'histoire d'un nègre, Nigro, qui s'en allait à la chasse de l'éléphant Bembo (?) et a richement illustré le tout. D'autres se sont limités à des dessins. De temps en temps, une petite voix : « Mademoiselle, comment écrit-on ? » et le mot apparaît au tableau noir. Nous sommes en train de devenir d'excellents amis puisqu'on me fait l'honneur, à moi aussi, de m'utiliser comme dictionnaire. Mais avant de partir, je dois encore admirer un superbe crocodile en terre glaise de 50 cm. de long dont la classe est très fière, mais auquel il manque quelques dents qu'un polisson, maintenant couvert de confusion, lui a arrachées au passage.

En route pour la 5^e. Il s'agit de changer de bâtiment. Une fillette s'offre à me conduire. Elle le fait avec une extrême aisance et comme je lui dis mon regret de la déranger : « Mais ce n'est rien du tout, Madame ; d'ailleurs, je fais ce chemin plusieurs fois par jour. » J'arrive dans une classe où il n'y a que des filles, les garçons sont à l'atelier de menuiserie : ils sont en train de faire à l'échelle une maison de bois telle qu'on les a construites pour les sinistrés des Ardennes. Mais les fillettes auront, elles aussi, leur tâche. Elles sont occupées à choisir dans des échantillons les tissus qui conviendront pour les rideaux, les coussins, etc. qu'elles auront la charge de confectionner. Je feuillette aussi les cahiers où chaque élève a réuni au fur et à mesure, et à sa façon, les notions que l'étude du centre d'intérêt lui a données au cours de l'année. A ce moment, M^{lle} Gallien, la sympathique directrice de l'Ecole, que ses occupations avaient retenue jusqu'à présent, me rejoint et j'ai l'émotion de l'entendre évoquer avec infiniment de cœur le souvenir de Mgr Dévaud. Ses collaboratrices et elle-même n'avaient appris sa mort que la veille au soir par la personne qui, aimablement, avait bien voulu m'annoncer et qui d'ailleurs, elle aussi, avait été très peinée en apprenant, à mon arrivée, le décès de Mgr Dévaud. M^{lle} Gallien me dit le choc douloureux que cette nouvelle leur a causé. Et c'est une chose profondément émouvante que cette évocation, faite si loin de Fribourg, de la bonté compréhensive, paternelle, de la tendresse si vraie pour les enfants de celui qui a intensément marqué l'école fribourgeoise. Je rappelle à M^{lle} Gallien le souvenir que Mgr Dévaud avait conservé de son passage à l'Ecole Decroly, la pensée qu'il gardait à

CAISSE HYPOTHÉCAIRE

DU CANTON DE FRIBOURG

Grand'rue, 25



Prêts hypothécaires
Avances de fonds
sur nantissement de titres

Réception de dépôts
contre obligations et
sur livrets d'épargne

Gérance de fortunes

CORRESPONDANTS :

Châtel-St-Denis, Bulle, Estavayer-le-Lac, Morat, Romont

Cours de vacances de langue allemande

organisés par l'Université Commerciale, le Canton et la Ville de St-Gall, à l'Institut sur le Rosenberg, St-Gall.

Ces cours sont reconnus par le Département fédéral de l'Intérieur, Berne, 40 % de réduction sur l'écologie et de 50 % sur les tarifs des C. F. F.

1. Cours d'allemand pour instituteurs et professeurs

(15 juillet-3 août) Ces cours et conférences (à l'Université Commerciale) correspondent, dans leur organisation, aux cours de vacances des Universités de la Suisse française et sont destinés aux maîtres et maîtresses de la Suisse française. Examen final avec remise d'un certificat officiel de langue allemande. Promenades et excursions. Prix du cours : Fr. 50. — Prix réduit : Fr. 30. — Une liste des pensions est à disposition.

2. Cours de langues pour élèves

(Juillet-septembre) Ces cours sont donnés complètement à part des cours pour maîtres et ont pour but d'approfondir les connaissances théoriques et pratiques des langues. L'après-midi de chaque jour est réservé aux sports et excursions.

Pour de plus amples renseignements sur les deux cours, s'adresser à la Direction des Cours officiels d'allemand : Institut sur le Rosenberg, St-Gall.

***Favorisez les maisons qui insèrent
dans notre revue***

Maisons recommandées

En vous servant chez nous, vous
trouverez

**le choix
la qualité**

et un personnel expérimenté

CHAUSSURES

Kurth

Rue de Lausanne 51
Rue de Lausanne 14
FRIBOURG

**WEISSENBACH FRÈRES
FRIBOURG**

Tous les tissus ~ Qualités réputées
Trousseaux

DEMANDEZ NOS ÉCHANTILLONS

Vos fleurs et couronnes

chez HERTIG
fleuriste

Place de la Cathédrale 72 Tél. 2.35.37
Fribourg

Toutes les
fournitures pour l'école
PAPETERIE — LIBRAIRIE

H.&G.
LABASTROU *fil*

RUE DE LAUSANNE 54, FRIBOURG

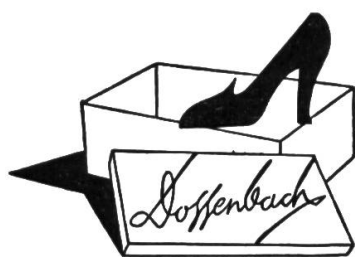
GUTMANN & ROSCHY

TRAVAUX DE RELIURE
ENCADREMENTS

Travail prompt et soigné

FRIBOURG

TÉL. 2.15.36 — PLACE DE LA GARE 34



AUX ARCADES

bien achalandé
vend bon
marché

FRIBOURG



MORAT

TOUJOURS BIEN SERVI ET CONTENT

**AMEUBLEMENTS
BRÜGGER**
FRIBOURG

Rue des Bouchers 109 Tél. 2.10.32

**ESSEIVA & C^{ie}
VINS**

Grand-Rue

Fribourg



BERNINA-ZIGZAG 100



La machine à coudre suisse,
avec ses nombreux avantages
Rabais spéciaux pour écoles

E. WASSMER, S. A.
FRIBOURG

Café Romand

Rue de Romont. Fribourg

Vins de 1^{er} choix

Fondue renommée

Rendez-vous des instituteurs

F. Eggertswyler-Gremaud.



Tirage 10 août

Favorisez les maisons
qui insèrent dans notre revue

Courses d'écoles et de Sociétés

UN BUT UNIQUE pour les
sorties annuelles :

LE JARDIN ZOOLOGIQUE Bâle

Le premier en Suisse

Le pays de Fribourg et la Gruyère

Que de belles courses
en perspective, avec les

G F M

et les autobus G F M

Billets collectifs au départ des gares
C. F. F. Trains et autocars spéciaux.
Fribourg, téléphone 2.12.63.
Bulle, téléphone 2.78.85.

Par les bateaux du

LAC LÉMAN

vous ferez connaître les plus beaux sites
riverains et vous enchanterez vos élèves.

Les billets collectifs sont délivrés sans
demande préalable.

Les **abonnements de vacances** sont
avantageux ; depuis fr. : 15.— pour 7 jours
ouvrables.

Renseignements :

Ouchy - Lausanne, téléphone N° 2.85.05
Genève, Jardin anglais, téléphone N° 4.46.09

Hôtel de Ville

Gruyères

Recommandé aux voyageurs et touristes
Restauration à toute heure - Cuisine soignée
Salles pour Sociétés - Spécialités du pays
VINS DE CHOIX Téléphone 35.05

P. MURITH, Tenancier

*Si vous venez à Berne,
n'oubliez pas de visiter le beau*

Parc zoologique *et le*

VIVARIUM DAEHLHOELZLI

Mille animaux
en 300 espèces

Le plaisir des écoliers !

cette petite Cri-Cri qu'il nous avait fait connaître à tous, avec laquelle il avait fait des jeux de géographie et qui, trois semaines plus tard, mourait, tuée dans un accident d'automobile. Et l'évocation de ces deux absents fait d'eux tout à coup des présences si vivantes que M^{lle} Gallien et moi qui, hier, ne nous connaissions pas, nous nous sentons très proches. Il semble que le sourire indulgent et le regard malicieux de Mgr Dévaud flottent dans la pièce. Au dehors, le même soleil joue dans les mêmes arbres, mais quelque chose est changé.

La matinée s'avance. Il s'agit de voir rapidement la 6^e. En nous rendant dans cette classe, nous traversons l'atelier de menuiserie et j'aperçois la construction des garçons (sur la base de 1 m. de côté). Ils sont fort affairés à la pose de l'éclairage. Les élèves de 6^e sont en train de s'en aller : un garçon est auprès de la maîtresse avec une peau de lapin fraîchement tué ; puisqu'on parle de vêtements ce trimestre, il faudra tanner cette peau. Dans cette classe, la pression barométrique, la température, l'état d'humidité de l'atmosphère sont mesurés avec des appareils, mais, ici aussi, les indications sont soigneusement recueillies. Vite encore une visite à l'imprimerie où les plus grands s'occupent actuellement à rééditer les livres de poésie pour les petits et préparent le *Courrier de l'Ecole* dont ils rédigent eux-mêmes le texte et composent les illustrations. Nous traversons le jardin et je vois les « planches » où ont été semées les plantes textiles dont l'une est confiée aux soins de ma petite jardinière. J'entrevois la salle à manger où les jours de classe habituels — le samedi, les enfants s'en vont à midi — les enfants prennent leur repas par petits groupes et, entre temps, M^{lle} Gallien m'apprend qu'il s'est formé un comité d'initiative pour la rénovation de l'enseignement en Belgique (C. I. R. E. B.), qu'une des propositions de ce comité est de demander une école pour tous de 6 à 16 ans, école obligatoire, et que le projet a été présenté au Ministre de l'Instruction publique le 26 mai 1945, au cours d'une séance à l'Ecole Decroly. Les méthodes seront celles de l'Ecole. Une mise au point est encore nécessaire, car ces méthodes sont utilisées par l'école primaire depuis 1935, selon le plan d'études officiel dans lequel se retrouvent les idées decrolyennes ; il n'y a que l'Ecole Decroly qui les emploie au degré secondaire — jusqu'à l'Université et avec plein succès, me dit M^{lle} Gallien, tout en reconnaissant que, à ce degré, la concentration entre les différentes branches a tendance à remplacer le centre d'intérêt proprement dit —. Aussi des journées d'études mensuelles ont lieu à l'Ermitage en vue de préparer l'introduction de la méthode Decroly dans les deux classes à créer ; elles réunissent ceux qui, dans les limites autorisées par la loi, ont pris l'initiative d'appliquer dès maintenant le projet C. I. R. E. B. — Il sera peut-être intéressant de revenir sur ce programme.

C'est le moment de quitter l'Ecole, l'esprit enrichi de tout ce que j'y ai vu, le cœur plein de reconnaissance pour l'accueil aimable dont j'ai été l'objet, pour le souvenir si fidèle que l'on y garde à Mgr Dévaud. Au cours de cette visite, j'ai vécu cette joie très particulière — ressentie souvent en passant dans les écoles de Fribourg — que l'on éprouve chaque fois que l'on est en face d'un corps enseignant dévoué pleinement à sa tâche, qui aime et comprend les enfants, et que l'on se trouve au milieu d'écoliers heureux, tout à leur ouvrage, tout à leur besogne, parce qu'elle est *leur* besogne. Et cependant, je dois l'avouer, dans cette école si vraiment faite pour être le royaume des enfants, d'enfants qui travaillent sérieusement, où l'on a si sincèrement et si généreusement le désir de pré-

parer l'élève « à la vie par la vie », il manquait une chose : un emblème religieux suspendu à la paroi. Je songeais à Mgr Dévaud, insistant sur cette science si nécessaire à tous ceux qui doivent faire leur terrestre pèlerinage dans la vallée de larmes : « la sagesse du crucifix ». Celui à qui la vision du Christ douloureux a manqué dans son enfance n'aura-t-il pas plus de difficulté à tenir quand même lorsqu'il aura faim, lorsqu'il aura froid, lorsqu'il devra se défendre contre les dangers de toute sorte, lorsqu'il devra travailler avec les autres et pour les autres ? Où prendra-t-il la force quotidienne nécessaire à celui qui a accepté de servir les autres, — ce qui, en définitive, n'est pas autre chose que souffrir pour les autres ?

LAURE DUPRAZ.

Réflexions à propos d'une rencontre

Montant un jour vers la Cité universitaire de Miséricorde, je rencontrai sous la passerelle vitrée une bonne trentaine de garçons, la plupart en bredzon, un peu las mais souriants. Au milieu d'eux marchait un authentique armailli à la puissante carrure — comme un vrai berger de nos montagnes — et que j'avais reconnu de loin. C'était l'école d'Albeuve sous la conduite de son maître. Je dois dire que le spectacle ne manquait pas de charme ni d'imprévu, de ces jeunes montagnards habitués aux sommets où souffle le vent, flânant près de ces murs de pierre où « souffle l'esprit ».

— Salut, Justin !

— Salut, mon vieux !

— En promenade ?

— Oui, par Romont, Estavayer, Morat, Fribourg ! C'est un peu long, mais c'est avec l'argent des pives de l'été dernier !

— Je te félicite de porter ainsi le bredzon !

— Si j'avais eu deux cents francs de plus, tous mes garçons le porteraient aussi aujourd'hui !

La conversation fut courte, l'heure étant déjà passée pour moi. Mais cette rencontre m'avait apporté un peu du soleil de la Gruyère. Je songeai et je compris mieux que jamais la signification du bredzon et de la capette blanche et noire. Je compris aussi que le fait de porter ainsi — sans cortège ni fanfare — le costume des anciens constituait un acte de fidélité au pays.

Trahir le pays n'est pas nécessairement remettre à l'étranger des documents à prix d'argent ni dévoiler des secrets. Trahir le pays, c'est déjà oublier notre passé, nos coutumes, nos traditions ; c'est oublier que nous sommes de ce pays que les vieux ont fait et dans lequel des racines profondes puisent une sève substantielle ; c'est aussi par snobisme donner au pays un autre visage que celui façonné par les ancêtres ; c'est taire en nous la voix du sol natal. Tout renie-